



*La littérature juive, une littérature entre deux langues
– cours n°5*

*Uri Tsvi Grinberg : du hassidisme à la
droite sioniste*

Chronique de Gilles Rozier

Uri-Tsvi Grinberg naît en 1896, à Bilkamin, une bourgade non loin de Lemberg, la capitale de la Galicie orientale. Aujourd'hui, la ville s'appelle Lviv et se trouve en Ukraine, après s'être appelée Lwów entre les deux guerres, elle était alors rattachée à la Pologne.

Tant du côté paternel que maternel, Uri-Tsvi Grinberg est l'héritier de grandes lignées de rabbis hassidiques. Uri-Tsvi avait tout pour devenir rabbin à son tour, mais l'époque en a voulu autrement. Au tournant du XX^e siècle, plusieurs générations de jeunes gens ont quitté le monde traditionnel pour se lancer à corps perdu dans la modernité. Certains se sont tournés vers des mouvements politiques, comme le socialisme, le sionisme, le bundisme. D'autres ont préféré un autre domaine de la vie de l'esprit : la littérature.

Mais avant de nous intéresser au destin de ce poète, revenons sur l'époque. Jusqu'à l'avènement de la littérature juive moderne, l'hébreu et le yiddish occupaient des places relativement distinctes dans la société juive.

L'hébreu était la principale langue de la prière et de l'étude des textes religieux, mais il n'était pas une langue vivante : on ne se parlait pas en hébreu. Quant au yiddish, il était la langue du quotidien, celle que l'on parlait dans les familles, on le qualifiait de jargon, avec tout ce que cela pouvait comporter de péjoratif.

Petit à petit, les deux langues ont commencé à se faire concurrence.

Du côté de l'hébreu, le linguiste Eliezer Ben Yehuda accomplit un travail considérable pour lui permettre de redevenir une langue vivante. Les premiers volumes de son dictionnaire parurent en 1910. En Palestine à partir des années 1900, des jardins d'enfants et des écoles voient le jour où on ne parle qu'hébreu. En Pologne, en 1922, le réseau d'écoles Tarbut, qui signifie « culture », permet à des dizaines de milliers d'enfants d'effectuer toute leur scolarité en hébreu.

Du côté du yiddish, les écrivains Mendele Moykher-Sforim, Peretz et Sholem-Aleikhem donnent ses lettres de noblesse au supposé dialecte. Des linguistes travaillent à la standardisation de la langue. En

1921, c'est-à-dire un an avant la création des écoles Tarbut, trois partis politiques juifs créent la Tsisho, Tsentrale yidishe shul-organizatsye, l'organisation centrale des écoles yiddish, qui scolarisa quelques dizaines de milliers d'élèves entre les deux guerres en Pologne.

En 1923, est créée à Tel-Aviv, le *Gdud meginey hasafa ha'ivrit*, la brigade de protection de la langue hébraïque. Il s'agit d'une organisation structurée de manière militaire visant à convaincre la population d'utiliser l'hébreu comme langue de tous les jours. Ses militants se recrutent parmi les élèves du lycée Hertsiya de Tel-Aviv, galvanisés par son directeur Haïm Bograshov. La brigade organise aussi des campagnes brutales : elle perturbe des conférences d'écrivains yiddish venus de Pologne ou des États-Unis, elle brûle des kiosques vendant la presse yiddish.

Pourtant, l'hébreu n'a pas grand chose à craindre, puisque depuis 1922, la puissance mandataire britannique l'a proclamé langue officielle au côté de l'anglais et de l'arabe : la voirie et l'administration sont contraintes de l'utiliser.

Voilà donc le contexte : petit à petit, les relations entre les tenants des deux langues se tendent.

À présent, revenons au jeune Uri-Tsvi Grinberg. Quand il commence sa carrière littéraire, en 1912, à l'âge de seize ans, il est encore un jeune hassid vêtu d'un caftan noir et au visage entouré de papillotes, qu'il tombera rapidement pour se vêtir à l'européenne. Il publie simultanément des poèmes en yiddish dans un journal de Lemberg et en hébreu, en Palestine, dans une revue de Jaffa dirigée par l'écrivain Yosef Haïm Brenner.

À l'époque, sa poésie est plutôt naïve et primitive.

Mais en 1914, la guerre éclate et Grinberg est enrôlé dans l'armée austro-hongroise. Il est envoyé sur le front serbe et sera d'ailleurs saisi d'admiration devant la résistance du petit peuple serbe opposé au grand empire de François-Joseph. Sur le front, Grinberg découvre l'horreur des tranchées, il assiste à la désolation des champs de bataille, aux cadavres de soldats et de chevaux enchevêtrés soumis aux charognards.

Dans les derniers mois de la guerre, convaincu que les généraux enverront jusqu'au dernier leurs hommes au casse-pipe, il déserte, retourne à Lemberg et s'y cache. En octobre 1918, lorsque Polonais et Ukrainiens se battent pour le contrôle de la ville, les Juifs firent les frais du conflit et un pogrom ensanglanta les quartiers juifs. Uri-Tsvi Grinberg échappe de justesse à la mort.

Ensuite, il gagne Varsovie, la capitale des lettres juives devenue la capitale de la toute nouvelle république de Pologne. Là, il retrouve le poète Melekh Ravitsh qu'il a connu à Lemberg, et il rencontre Peretz Markish, qui a fait la guerre dans l'autre camp, du côté russe, et a été témoin des pogroms qui ravagèrent les populations juives d'Ukraine en 1919.

Les trois créent le mouvement d'avant-garde Khaliastra, dont un des mots d'ordre sera : « Notre mesure n'est point la beauté mais l'horreur. » C'est bien là leur nouvelle esthétique, hantée par les scènes terrifiantes de la guerre et des pogroms. Puis Uri-Tsvi crée, tout seul, la revue *Albatros* au nom très Baudelairien. À la même époque, une de ses plus grandes contributions à la poésie d'avant-garde est son poème *Mefisto*, dans lequel le diable prend petit à petit possession de la Terre.

Cette poésie d'avant-garde, expressionniste, se nourrit du découragement suite aux destructions de la Première Guerre mondiale, mais également des espoirs nées d'un ordre nouveau. L'Europe orientale n'est plus partagée entre trois empires, elle est l'Europe des nations où les minorités vont avoir droit de cité. À l'Est, la révolution bolchévique, qui proclame le yiddish comme langue de la nationalité juive, crée un considérable appel d'air. En Palestine, la déclaration Balfour ouvre la voie à un futur prometteur.

Aux termes du traité de Versailles, la toute nouvelle Pologne indépendante s'est engagée à respecter les droits politiques et culturels de la minorité juive. Mais ces jeunes écrivains d'avant-garde déchanteront rapidement. La Pologne s'occupe surtout de constituer un État-nation où un bon Polonais est catholique de langue polonaise. Alors ils partent. Peretz Markish quitte la Pologne en 1925 pour l'Union soviétique, et Uri-Tsvi Grinberg le devance : il quitte l'Europe en 1923 pour la Palestine. Depuis le pogrom de Lemberg, sa conviction s'est affirmée : il n'y a plus d'avenir pour les Juifs en Europe et un de ses poèmes de l'époque montrent des forêts de potences auxquelles pendent des Juifs.

En s'éloignant du continent, au contraire d'un Rimbaud regrettant, dans son *Bateau ivre*, « l'Europe aux anciens parapets », il écrit, en hébreu :

Tant mieux, nous lâchons Londres, New York, Paris,

*Tant mieux, nous quittons l'Europe et son vernis
Et rejoignons la secte des galapiats, des enfiévrés
Qui susurrent leur amour aux dunes et aux rochers
De Canaan.*

Une fois en Palestine, il écrit à son ami Melekh Ravitsh resté à Varsovie :
*Il y a ici ce qui nous a manqué partout où nous avons séjourné, dans les pays où vivent les Slaves.
Il y a ici ce que les Slaves possèdent et que nous n'avons pas là-bas. En Pologne, notre esprit est
comme du papier sur du papier ; des lettres d'imprimerie. Ici, la terre est l'esprit. Fais tout ce que tu
peux pour venir. Tel que je te connais, tu aimeras la Terre d'Israël. Tu verras des lettres juives sur les
panneaux indicateurs. Des lettres juives !
Notre alef-beys n'est pas profané, ici. Viens, et vois.*

Même si il magnifie la renaissance de la langue hébraïque, Uri-Tsvi Grinberg aurait volontiers continué à écrire et publié dans les deux langues. Mais une violente polémique vint contrecarrer ce projet.

Dans une interview parue dans les *Literarische bleter*, la grande revue littéraire yiddish de Varsovie, Uri-Tsvi déclare :

Quelle responsabilité d'écrire en hébreu après le prophète Ezéchiel et quel bonheur d'être un poète hébraïque né en Europe mais qui renie sa naissance là-bas.

Et le journal titre : « Uri-Tsvi Grinberg qui n'écrira plus dans le jargon des nalewkès », les Nalewkès étant la rue située au cœur de la Varsovie juive.

Alors l'écrivain yiddish Israel-Joshua Singer, le grand frère du futur prix Nobel de littérature Isaac Bashevis Singer, lui répond. Il s'attaque à son esthétique : « Si son art consiste à écrire en hébreu le même charabia qu'il a publié en yiddish dans *Albatros*, ce n'était pas la peine de s'agiter autant. » Et il ajoute : « Depuis qu'il a jeté aux orties les Nalewkès, Monsieur ne fréquente que des gens importants : Dieu, la Torah, Nabuchodonosor. Il a même fait une grande découverte : « Nabuchodonosor n'a jamais vu le Dniepr. » Monsieur Grinberg vient de découvrir l'Amérique, comme on dit dans le jargon des Nalewkès. »

Uri-Zvi Grinberg fut très blessé par cette attaque, d'autant qu'il n'avait pas renié sa langue maternelle. Il publia une réponse dans une revue de Tel-Aviv, expliquant qu'il n'avait jamais parlé du « jargon des Nalewkès ». Le titre était dû aux rédacteurs des *Literarische bleter*, pas de lui. La langue qu'il stigmatisait n'était pas le yiddish, mais le mauvais yiddish. Comment aurait-il pu renier une langue dans laquelle il avait mis tant de lui-même ? Trop tard ! Le mal était fait. Il s'apprêtait à publier un nouveau recueil en yiddish mais cette polémique l'en dégoûta.

Quand les choses s'envenimèrent encore, il interpella les écrivains de Varsovie : «Quelle langue parlent vos enfants à la maison ? Le polonais ! »

À partir de cette date, Uri-Tsvi Grinberg ne publia qu'en hébreu.

Cette polémique est symptomatique des nouvelles tensions entre les tenants du yiddish et ceux de l'hébreu. À partir des années 1920, la capitale des lettres hébraïques n'était plus Varsovie ou Odessa, mais Tel-Aviv. Les écrivains s'y réunissent au sein de *l'agudat hasofrim*, l'union des écrivains hébraïques, créée par Haïm-Nahman Bialik en 1921. Quant à Varsovie, elle est plus que jamais la capitale des lettres yiddish. Les écrivains se regroupent au sein de L'Union des écrivains et journalistes juifs situé au 13 de la rue Tlomackie, un lieu devenu légendaire.

À la fin des années 1920, Uri-Tsvi Grinberg déplore la mollesse des sionistes travaillistes et rejoint le sionisme de droite et le parti de Vladimir Jabotinski, qui prône le contrôle de la Palestine par la force. Du fait de ses choix politiques, il est mis au ban de la vie littéraire en Palestine puis en Israël, contrôlée par les sionistes socialistes. En 1948, lors de la création de l'État d'Israël, il est élu à la première Knesseth sur la liste de droite menée par Menahem Begin. Mais Grinberg est un piètre politicien, un homme d'une radicalité totale, proclamant volontiers sa haine de l'Europe et des Arabes, alors il retourne rapidement à sa poésie.

Dans les années 1950, il revient au yiddish, pour quelques magnifiques poèmes écrit en souvenir de sa mère déportée et assassinée par les nazis au camp de Belzec. Il meurt en 1981. Peretz Markish, son

grand ami, son frère d'arme du début des années 1920 à Varsovie, qui avait fait le choix de l'Union soviétique et y était devenu une des grandes figures de la culture juive, fut exécuté sur ordre de Staline en août 1952 lors de la liquidation de la culture juive en Union soviétique.

De nos jours, Uri-Tsvi Grinberg est, dans la culture israélienne, sorti de son purgatoire. Bien que sa radicalité politique ne plaise pas à tout le monde, il est considéré comme un des grands poètes hébraïques et yiddish du XXe siècle. En traduction française, vous pouvez trouver des poèmes traduits du yiddish dans la revue *Khaliastira* et dans l'anthologie *Le miroir d'un peuple*. De ses milliers de poèmes hébraïques, aucun n'est, à ma connaissance, traduit en français.